

(artabsolument)

les cahiers de l'art d'hier et d'aujourd'hui

Diego **Vélasquez**

Francesco **Goya**

Paul **Gauguin**

Constantin **Brancusi**

Victor **Segalen**

Peter **Stämpfli** Vladimir **Skoda** José Maria **Sicilia** Miguel **Cheva**

Miguel **Chevalier** Antoine **Poupel** Carole **Benzaken** Djamel **Ta**

Djamel **Tatah** Dorothée **Selz** Aboubakar **Fofana** Peter **Stämpfli**

Yves **Peyré**

Michel **Guérin**

Christine **Buci-Glucksmann**

Maïten **Bouisset**

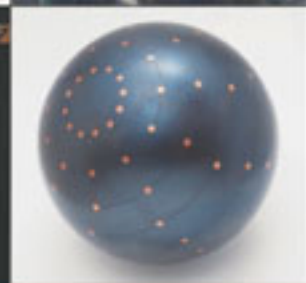
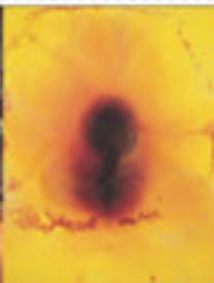
Philippe **Piguet**

Pierre **Tilman**

Philippe **Cyrulnik**

Christian **Gattinoni**

Joël **Jégouzo**



M 06192 - 3 - F: 10,00 € - RD



décembre 2002 • numéro

3

10 €

Rencontre Djamel Tatah

Une figuration abstraite

À la représentation de la figure humaine, laquelle peuple ses peintures, Djamel Tatah accorde une totale exclusivité, en quête d'une forme de pensée du monde nourrie du principe de solitude. Rencontre de Philippe Piguet avec un artiste exigeant et généreux.

Philippe Piguet : Des figures isolées sur fond monochrome, l'absence quasi totale d'accessoires et cette sorte de platitude insensée de la peinture : tout semble orchestrer dans votre travail pour faire l'éloge du vide.

Djamel Tatah : La question du vide est évidemment présente dans mon travail. Je commence toujours un tableau par la figure, le visage. Puis je dépose une couche de couleur autour. Puis à nouveau la figure, puis à nouveau l'es-

Djamel Tatah : Non, pas du tout. L'intérêt que je porte à la solitude et au vide repose sur un positionnement, sur un regard sur le monde. Je veux dire que l'on naît seul, que l'on meurt seul et que, dans cet espace-temps, il y a une expérience qui se joue. La solitude est active, chacun la porte en soi, portant sa propre recherche. Elle n'est ni pauvre, ni pathétique.

Philippe Piguet : La solitude, c'est faire l'éloge du retrait ?

Vue de l'exposition
Djamel Tatah
à la galerie
Liliane&Michel
Durant-Dessert
2001



pace autour, etc. C'est un dialogue constant. La dernière couche est toujours pour l'espace, lorsque le corps a trouvé sa place. Le vide est rendu visible par le tableau. Les figures viennent à celui qui regarde le tableau, c'est le vide qui les ramène. L'espace vide donne la lumière du tableau, sa lumière intérieure.

Philippe Piguet : La notion de vide sous-tend celle de vanité. Existe-t-il dans votre esprit une quelconque corrélation entre ces deux termes ?

Djamel Tatah : Non. C'est tout simplement résister au trop-plein du monde afin de réussir à se libérer de ses artifices. Il s'agit de vivre la solitude le plus librement possible.

Philippe Piguet : Un accrochage délibérément bas comme pour mieux inviter le regardeur à entrer dans le tableau, un mélange d'huile et de cire comme pour mieux insister sur l'idée d'arrêt sur image, des toiles monochromes comme autant de rideaux devant

lesquels paraissent les acteurs : tout semble également orchestrer dans votre travail pour faire l'éloge de la mise en scène.

Djamel Tatah : Il y a quelque chose en effet qui relève de la mise en scène mais cela n'a pas été posé au préalable. C'est venu de façon progressive dans mon travail. Au début, j'ai cherché à positionner mes figures dans le tableau, mais je n'avais pas encore déterminé d'échelle. Je ne voulais faire ni de la miniature, ni du monumental. C'est en portant mon regard sur le travail de certains artistes comme Pistoletto ou Barnett Newman que j'ai trouvé l'échelle qui me convenait. De la sorte la figure à échelle 1 est toujours dans une relation directe au monde. Les tableaux avec plusieurs figures représentent toujours des figures seules les unes par rapport aux autres. Ce qui les relie, c'est leur position devant le monde.

Philippe Piguet : Il y a quelque chose tout de même d'une certaine théâtralité dans votre travail, dans la composition de vos tableaux. L'usage que vous faites de la photographie en amont de la peinture induit l'idée d'images posées.

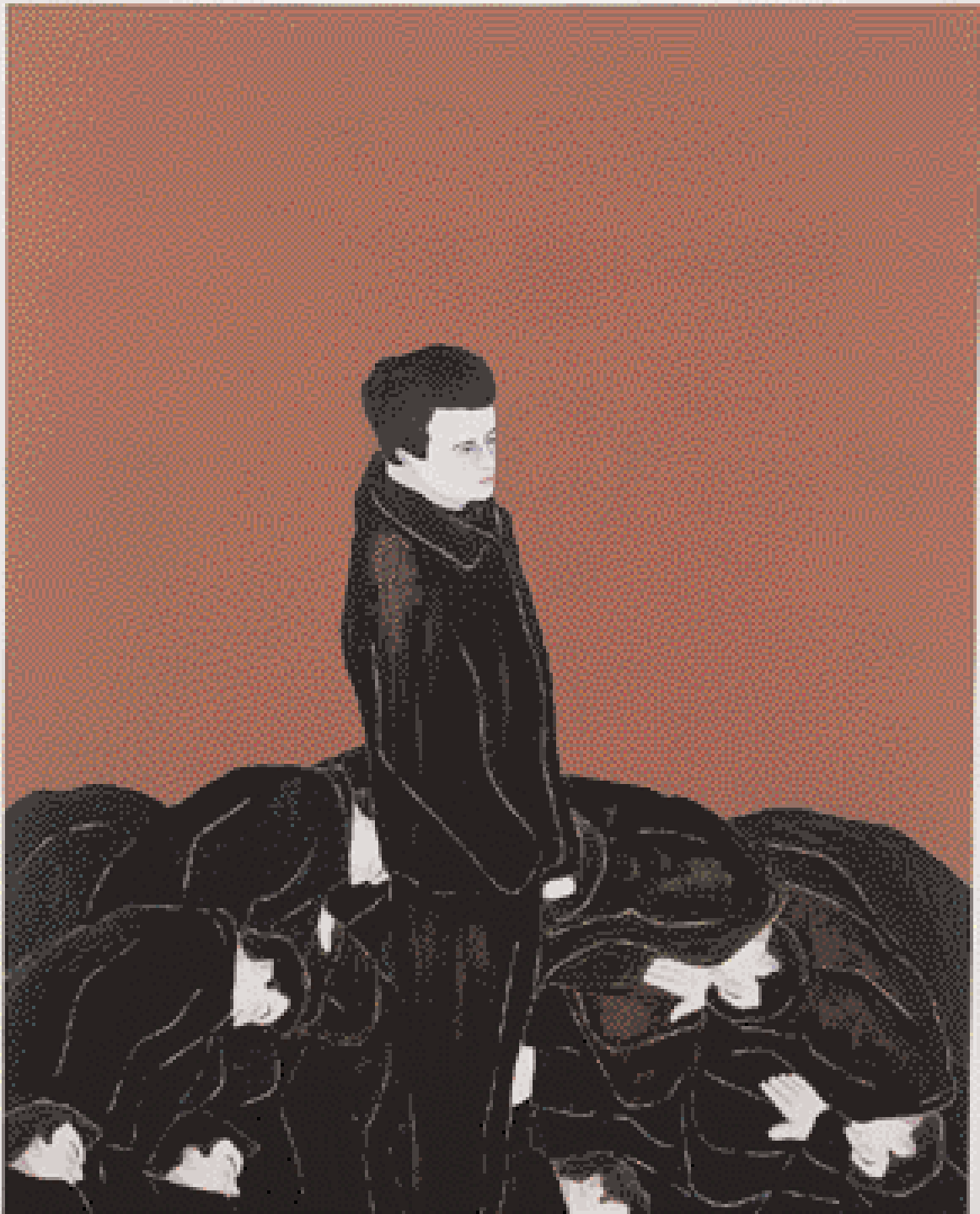
Djamel Tatah : La théâtralité de mon travail vient tout d'abord du fait que, dans une exposition, les tableaux sont accrochés les uns par rapport aux autres et que le spectateur se trouve ainsi inclus dans une mise en scène habitée de figures à échelle humaine. Pour modèles, je prends en photo des gens de mon entourage me constituant de la sorte comme une banque de données dans laquelle je pioche selon mes besoins. À partir de ces photos, j'élabore informatiquement la composition de mes tableaux. Je fais ensuite une sortie imprimante sur transparent que je projette sur la toile pour obtenir une sorte de bâti. Le décalage de temps entre la prise de vue et l'usage que je fais des images contribue à créer un effet de distance, accentué par leur traitement informatique. Que ces différentes procédures induisent un sentiment de théâtralité, cela se peut mais n'est pas de mon fait.

Philippe Piguet : Des figures anonymes et pourtant familières, des visages fermés et pourtant expressifs, des attitudes neutralisées et pourtant typées : tout semble orchestrer dans votre travail pour faire l'éloge du paradoxe.

Djamel Tatah : C'est la question même de l'abstraction. Même si mon travail est fondé sur le principe de la représentation, mon intention n'est pas d'exprimer une "psychologie" de l'homme mais un sentiment, et le sentiment est une abstraction. On pourrait dire d'une certaine façon que je fais une "figuration abstraite". Je ne veux pas que les modèles me communiquent leurs sensations. C'est une forme de disparition de leur être que j'enregistre. J'ai besoin qu'ils n'ouvrent pas la bouche. L'image projetée n'a pas de sensation, c'est de la mienne que je la charge. Je cherche l'expression abstraite →



Chacune
des toiles :
Sans titre
2000
250 x 200 cm
Huile sur toile



Sans titre
2001
Huile sur toile
250 x 200 cm

d'une représentation de l'homme, la plus dépouillée qui puisse être. Je cherche à faire quelque chose qui représente la gestualité du corps, sa mise en suspens. Ce n'est pas un travail sur l'organique. La mise en espace est aussi importante que le corps lui-même. Il n'est pas question de rapport figure/fond qui équivaldrait à un rapport concret/abstrait ; c'est l'interdépendance qui détermine une interprétation abstraite du monde.

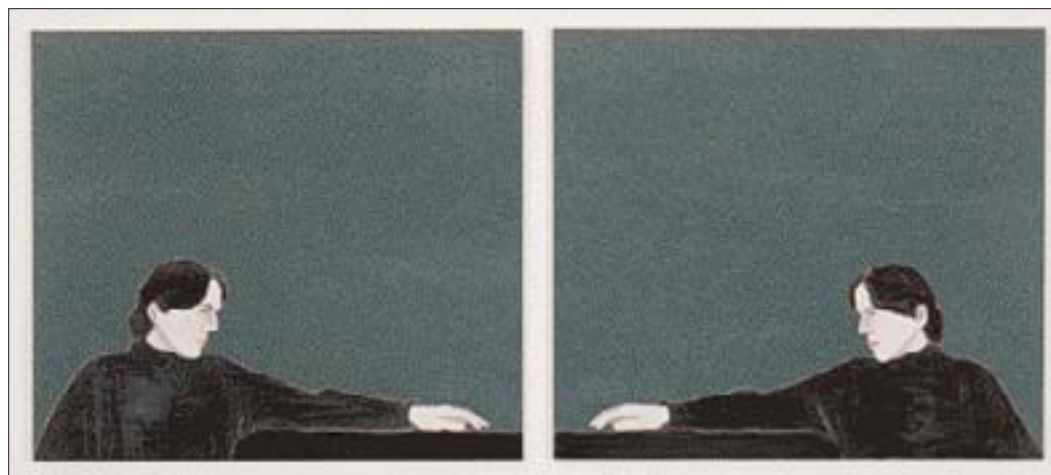
Philippe Piguet : On peut alors se demander pourquoi vous ne faites pas une peinture pleinement abstraite.

Djamel Tatah : Parce que je ne peux pas faire autrement. J'ai besoin de travailler cette question de la représentation de l'homme. Pour moi, la figure est une représentation métaphorique de l'homme, ou plutôt, une métaphore de la représentation de l'homme.

intemporelle dans la suspension. Le temps circule. C'est de la présence. La suspension est pleine. Ça n'arrête pas le temps, et en même temps, quand c'est suspendu, c'est plein et vide, plein de vide, vide de plein. Comme quand quelque chose est là, tout le temps, ça devient inquiétant.

Philippe Piguet : Eloge du vide... éloge du plein... Vous revenez souvent sur l'idée d'un monde bruyant et inutilement bavard. Quel rapport au monde extérieur entretenez-vous ?

Djamel Tatah : Pour moi, il s'agit surtout d'être silencieux, de produire des images de mon expérience mais de laisser le spectateur se raconter, seul, une histoire, son histoire. Je n'ai rien à dire aujourd'hui sur les médias, la politique, la mondialisation, la guerre... Ce qui m'intéresse, c'est de créer une situation qui permette de penser le monde. Traiter d'un sujet



Sans titre

2002

2 x 190 x 160 cm

Huile sur toile

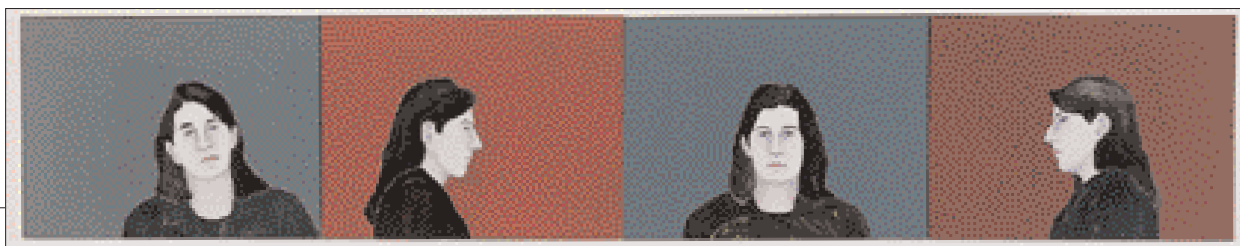
Le blanc neutralise complètement la figure : pas de couleur, pas de race ; pas de chair, pas de nation. J'ai peint un ami de couleur noire en blanc : ça marche. Je ne veux pas être conditionné par le discours sociologique ou exotique. Non, il faut "désexotiser" la représentation... La suspension, c'est ce que je veux peindre. C'est ce rapport au temps que je veux induire dans le tableau. Ne pas inscrire dans le temps contemporain une expression qui serait liée à cette chose de la surface, de la société ou du politique. Il y a une idée

grave en art demande de ne pas être trop démonstratif. C'est se mettre en face du monde.

Philippe Piguet : Des fonds monochromes uniformes mais résolus qui envahissent l'espace, des figures hiératiques et compactes dont la découpe silhouettée s'appuie contre le fond : tout semble ici orchestré pour faire l'éloge de l'éternelle question fond/forme.

Djamel Tatah : Si j'avais choisi de représenter mes figures non dans des espaces mono- ➔

Sans titre
2001
4 x 60 x 80 cm
Huile sur toile



chromes mais sur fond de HLM, de maisons, ou de paysages, je me serais posé exactement les mêmes problèmes de tension entre la figure et le fond. On est toujours à la frontière du réalisme. C'est la rue et ce n'est pas la rue. La description ne m'intéresse pas. Au début de mon parcours, j'ai réalisé des tableaux chargés d'éléments décoratifs mais, très vite, j'ai évacué l'anecdote. J'aurais pu m'engouffrer dans une voie beaucoup plus figurative, mais j'ai opté pour une problématique plus directe de la peinture. Il s'agit pour moi de jouer sur les espaces pleins comme des plans, d'intégrer les figures dans un espace à apparence monochromique. Les fonds s'agencent en termes d'espace et non de monochromie. Au lieu de "fond", on peut parler d'"arrière-plan", c'est une notion qui convient mieux techniquement puisque je travaille sur la juxtaposition des plans.

Philippe Piguet : Quelque chose me frappe dans le contenu de vos réponses : vous semblez vouloir insister plus particulièrement sur deux données, d'une part, la question de l'être, de l'autre, celle de l'architecture. Qu'en est-il pour vous de la relation de l'une à l'autre ?

Djamel Tatah : Quand je parle d'espace, je fais toujours allusion à des espaces qui sont d'une certaine manière réels. Quand il s'agit de les rendre abstraits, il faut les ramener dans un autre type de réalité mais, à l'origine, c'est comme une architecture. On ne compose pas une figure sans penser comme un architecte.

Philippe Piguet : Est-ce la figure qui induit cette idée d'architecture ou l'architecture qui induit la présence de l'être ?

Djamel Tatah : C'est la figure qui détermine l'espace, c'est-à-dire qui va déterminer l'architecture du tableau et cette question de l'archi-

tecture valide en quelque sorte le choix des formats. Les figures ne sont ni transcendantes, ni immanentes à l'espace : elles ne sont pas posées sur une architecture ; elles ne sont pas fondues. Entre figures et espaces s'engage une tension : un dialogue tendu, aux limites.

Philippe Piguet : Jusque dans le choix de leur monumentalité ?

Djamel Tatah : Je ne cherche pas à faire une œuvre monumentale mais, s'il y a beaucoup de figures à placer, cela peut mesurer en effet quinze mètres de long. On construit l'espace pour les figures. S'il y a deux cents figurants, alors, oui, il faut beaucoup d'espace ! On est dans un espace à l'échelle du corps. Jamais dans le monumental : même quand je fais des grands tableaux, la figure reste toujours à l'échelle humaine.

Philippe Piguet : Vous employez là un mot – celui de "figurant" – qui renvoie non seulement au monde du spectacle mais qui sous-tend la notion de défilé, voire de "théorie", comme on en use dans le vocabulaire symbolique. Qu'en est-il de cette qualité-là dans votre peinture ?

Djamel Tatah : La dimension symbolique, ce n'est pas mon thème. Certains travaillent sur ce terrain, pas moi. Il n'y a chez moi aucune intention emphatique. J'essaie tout simplement de mener une expérience et de construire des tableaux les uns après les autres. Je n'ai pas d'autre projet que cela.

Philippe Piguet : Tableau après tableau, où cela vous mène-t-il ?

Djamel Tatah : Dans le travail lui-même...

Philippe Piguet : Pour gagner quoi ? Une forme de résistance que, seule, la peinture peut vous offrir ?

Djamel Tatah : Pour moi, cela signifie avoir la peinture comme complice de ma propre solitude.

Philippe Piguet : Qu'attendez-vous donc de la peinture ?

Djamel Tatah : Absolument rien, sinon qu'elle me permette de vivre au quotidien.

Philippe Piguet : Et l'autre, que peut-il attendre de votre peinture ?

Djamel Tatah : Ce que chacun y trouve. Moi, je n'attends rien de l'autre...

Philippe Piguet : Et pourtant tout est orchestré

dans votre travail pour tenter d'en capter l'attention, voire pour l'inscrire, l'inclure dans la peinture.

Djamel Tatah : Je me contente de constituer des dispositifs et de les donner à voir. L'autre peut passer simplement à côté. Rien n'est calculé en vue de le piéger. Je ne fais pas une peinture agressive. Ma peinture est une peinture tendue. S'il arrive qu'il ait envie d'y entrer et qu'il y entre, alors c'est qu'il y trouve un écho et que nous partageons sans doute des préoccupations communes. Peut-être est-ce là le signe d'un véritable échange. ■

Courtesy Galerie Liliane & Michel Durant-Dessert pour les œuvres de Djamel Tatah.



Sans titre

2001

2 x 250 x 200 cm

Huile sur toile

Djamel Tatah en quelques dates

- Né en 1959 à Saint-Chamond, France.

Expositions individuelles

- 1997 Galerie Bievre-Risch, Luxembourg.
- 1999 Galerie Liliane & Michel Durant-Dessert, Paris.
- 2000 Maison de la culture d'Amiens (avec Valérie Jouve).
- 2002 Galerie Liliane & Michel Durant-Dessert, Paris.

Expositions collectives

- 1997 *Peintures françaises*, Villa Médicis, Roma.
Les femmes d'Alger, Musée du Luxembourg, Paris.
Trafic d'influences, Espace Paul Ricard, Paris.
Tableaux d'une histoire, Villa Arson, Nice.
- 2001 *Réalités* (hommage à Courbet), Centre d'art Passerelle, Brest.